PAR **PHILIPPE PIGUET ET VINCENT DELAURY**

QUI SONT LES PEINTRES DE DEMAIN ?

Thomas Lévy-Lasne, *Laetitia au lit*, 2012, huile sur toile, 130 x 195 cm, collection particulière. Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris.

C'est un véritable serpent de mer. L'idée que la peinture serait morte ne cesse d'être évoquée par une bonne partie du monde de l'art, qui, s'appuyant sur Marcel Duchamp, bat en brèche tout ce qui relèverait du rétinien. C'est faire peu de cas de la parole de Léonard de Vinci affirmant que « la pittura è una cosa mentale » [l'art de la peinture est un exercice de l'esprit] ! Bien plus que la seule peinture, toute œuvre d'art est produit de l'esprit pour ce qu'elle procède d'une délibération intellectuelle et de l'expression d'une pensée. « La peinture, dit le peintre Gérard Garouste, c'est la pensée qui passe par la main. » Autant dire que déclarer la fin de la peinture est un postulat non seulement impensable, mais proprement inepte. Ce n'est pas la peinture qui est

en cause, mais le regard que l'on porte sur elle et ceux qui en profèrent la mort ne font que détourner leurs yeux vers d'autres objets. En vérité, la peinture n'a jamais cessé et ne cessera jamais d'exister. Par nature, elle est consubstantielle à l'être humain, et c'est en quoi on en parle en termes d'incarnation. Gasiorowski aimait à citer Georges Braque qui prétendait que, dans le plus grand dénuement, le peintre aurait toujours sa merde pour peindre. Une formule qui fait écho à celle d'Antonin Artaud déclarant que « là où ça sent la merde, ça sent l'être », et qui n'est pas sans renvoyer à la boîte de merde imaginée par Piero Manzoni au début des années 1960. On ne peut opposer les tenants du pictural aux thuriféraires du tout-technologique, les drogués de la térébenthine aux accros du numérique, les ringards de l'image peinte aux surdoués du virtuel. Le monde n'est pas un. L'art n'est pas univoque. Il est plural et il se nourrit des inventions permanentes qui adviennent. La force de la peinture réside dans sa résistance parce que le temps est son partenaire privilégié. Dire et répéter que « le luxe de la peinture est de prendre son temps et celui du peintre de lui donner le sien », c'est affirmer non seulement la vie prospective de ce mode, mais vouloir le considérer comme le lieu par excellence d'une perpétuelle renaissance.

— **PHILIPPE PIGUET**

DEVENIR PEINTRE OU LE PARCOURS DU COMBATTANT D'UN JEUNE ARTISTE

Pictor a 23 ans. Originaire du sud-est de la France, le bac en poche, admis à l'École nationale des beaux-arts, il est monté à la capitale et il en est sorti diplômé avec les félicitations. S'il ne cache pas combien il a dû se battre contre vents et marées parce qu'il était peintre, il n'est pas peu fier de compter parmi les élus. D'ailleurs, lors de l'exposition rituelle des félicités, sa peinture a été remarquée par la plupart. Il a même eu la chance que l'une de ses toiles soit reproduite en illustration d'un petit article dans un magazine spécialisé rédigé par un jeune critique en vogue qui n'a pas tari d'éloges sur sa peinture. Pictor le sait bien : cela ne suffit pas à l'assurer du lendemain, mais, tout de même, il a trouvé un acquéreur pour cette toile et il ne désespère pas qu'un galeriste lorgne sur son travail, voire lui propose une collaboration. Dans tous les cas, il escompte bien s'appuyer sur son défenseur avec lequel il s'est appliqué à développer une relation d'amitié. Il lui a récemment demandé de lui faire une lettre de recommandation pour deux ou trois dossiers qu'il veut déposer, considérant qu'il lui faut se faire connaître de tous les réseaux possibles. Il aspire ainsi à participer au Salon de Montrouge – car il a bien compris que c'était là un « salon-CV » incontournable – et à envoyer sa candidature à deux résidences d'artistes, plus particulièrement sensibles à la peinture, dont il a entendu parler et qui lui semble bien répondre à son profil.

Pictor fait régulièrement le tour des galeries, va dans les vernissages, lit L'Œil *et la presse artistique.*

Comme il suit les conseils qu'on lui a prodigués, Pictor a pris le parti de se faire voir, partant de l'idée que pour intégrer le monde de l'art, il faut aller vers lui, le connaître au mieux possible dans ses mécanismes et ses rhizomes. Aussi il fait régulièrement le tour des galeries, va dans les vernissages, lit *L'Œil* et la presse artistique, suit l'actualité institutionnelle. Bref, il ne veut rien manquer de ce qui se passe, se fait ou se dit de peur de n'être pas dans le coup. Pictor n'a pas tort, d'autant qu'il travaille d'arrache-pied parce qu'il sait surtout que c'est l'œuvre qui fait l'artiste – et rien d'autre. Pictor vit dans une impatience folle. Hier, il avait rendez-vous avec un galeriste auquel il a apporté son portfolio. La moindre sonnerie de téléphone le fait sursauter. Il sait que les barrières sont nombreuses à franchir avant de parvenir à ses fins. Toutefois, il est confiant. Il n'ignore pas qu'en matière d'art, le temps est le meilleur partenaire et que le secret de ce milieu est la durée. — **PH. P.**

1

« Giulia Andreani », du 14 mars au 18 avril 2015, galerie Maïa Muller, 19, rue Chapon, Paris-3e, www.galeriemaiamuller.com

2

1_Giulia Andreani, *Uniforme française*, 2014, acrylique sur toile, 180 x 80 cm. Courtesy Galerie Maïa Muller, Paris.

2_Antoine Carbonne, *Sans titre (Petit déjeuner)*, 2013, huile sur toile, 195 x 132 cm, collection particulière. Courtesy Galerie Virginie Louvet, Paris.

GIULIA ANDREANI

Née en 1985
Galerie Maïa Muller, Paris

Traces, archives, mémoire… ce sont là quelques-uns des constituants qui caractérisent la démarche de Giulia Andreani. Le bleu qu'elle a volontiers privilégié au début lui servait à instruire un climat qui en excédait la puissance expressive. Dans ses peintures, l'Histoire est au rendez-vous d'une imagerie mémorielle qui puise ses modèles dans certaines périodes des années noires du XXe siècle. Peintre de figures, Andreani se plaît à les rassembler en groupe sans que l'on sache vraiment si ce qu'elle nous montre est ou non de l'ordre de la réalité. Seul compte à ses yeux de réussir à traduire une présence. — **PH. P.**

giuliaandreani.blogspot.com

ANTOINE CARBONNE

Né en 1987
Galerie Virginie Louvet, Paris

Antoine Carbonne aime se saisir de situations quotidiennes, travaillant à partir d'images récoltées par ses soins ici et là dans une relation directe au réel. Où celui-ci fait l'objet de toutes sortes de transformations et de décalages, c'est dans la manière qu'a l'artiste de les saisir, voire de les recomposer pour leur inventer une autre spatialité et une autre temporalité. Il en résulte une image peinte inédite, qui gagne son identité de la collusion entre mémoire, imaginaire et vision intérieure. Tous les sujets se prêtent à son jeu, aussi constitue-t-il une œuvre comme un livre d'heures contemporaines, subjectives, parfois idéalisées. — **PH. P.**

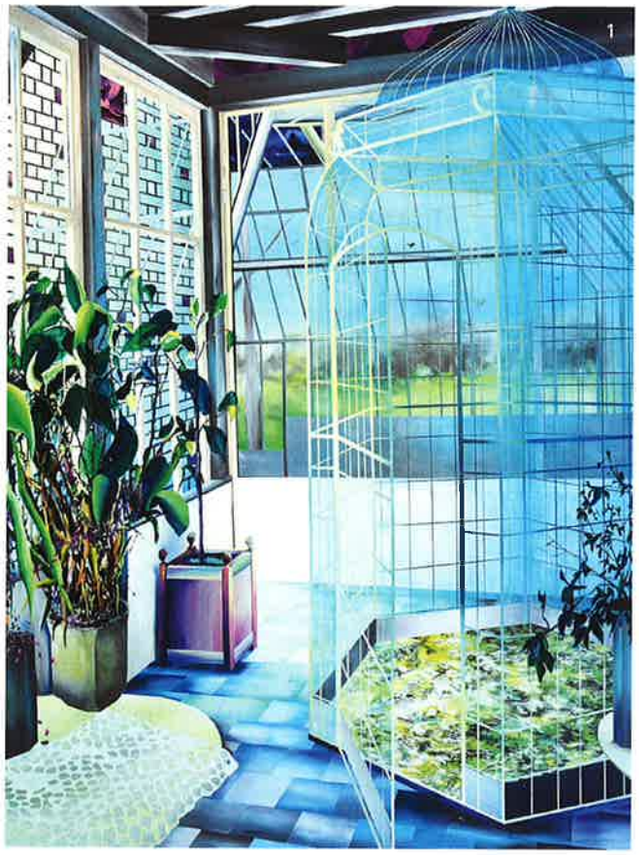
www.antoine-carbonne.com

QUI SONT LES PEINTRES DE DEMAIN ?

1_ Marion Charlet, *Escape*, 2014, acrylique sur toile, 150 x 200 cm. Courtesy Galerie Virginie Louvet, Paris.

2_ Sépànd Danesh, *Le Sablier*, 2014, acrylique, huile et spray sur toile, 100 x 155 cm. © Sépànd Danesh.

3_ Bruno Albizzati, *Agrégat*, 2014, triptyque, pastels gras, acrylique et gélatine sur papier, 30 x 20 cm chacun. Courtesy Galerie Vieille du Temple, Paris.



MARION CHARLET

Née en 1982
Galerie Virginie Louvet, Paris

Si la nature est le sujet de prédilection de la peinture de Marion Charlet, c'est qu'elle lui permet de constituer toutes sortes de compositions plus ou moins imaginaires dans lesquelles elle invite le regard à se perdre. Ses tableaux s'ouvrent sur des mondes proprement innommables dont on ne sait s'ils procèdent d'une vision onirique, de la quête d'un ailleurs ou de la tentative d'une projection mentale dans l'espace et le temps. Tout y est en fuite, en suspens, en navigation. Béance et clôture, étendue et raccourci, fluidité et construction… L'art de Marion Charlet met en échec toute tentative rationnelle de penser l'espace. — **PH. P.**

www.marioncharlet.com

«Marion Charlet», printemps 2015, Galerie Virginie Louvet, 48, rue Chapon, Paris-3e, virginielouvet.com

«Chercher le garçon», exposition collective avec Sépànd Danesh, du 7 mars au 30 août 2015, Mac/Val, Place de la Libération, Vitry-sur-Seine (94), www.macval.fr

SÉPÀND DANESH

Né en 1984
Sans galerie

Franco-iranien ayant été formé aux Beaux-Arts de Paris (atelier de Philippe Cognée), Sépànd Danesh a commencé par peindre des objets isolés sans rien autour ou des formes géodésiques d'après Buckminster Fuller. Depuis quelque temps, il peint les intervalles et les espaces entre les objets : cela donne des vues d'intérieur énigmatiques exposant dans des coins des images encadrées qui sont comme autant d'ex-voto se référant à des traces mémorielles : souvenirs personnels ou images d'archives. Sans galerie attitrée, bien qu'en relation avec plusieurs (Under Construction Gallery à Paris et la Galerie l'antichambre à Chambéry), Danesh montrera l'été prochain son travail au Mac/Val. — **V. DE**

www.sepanddanesh.com

BRUNO ALBIZZATI

Né en 1988
Galerie Vieille du Temple, Paris

Formé à l'École nationale supérieure des arts décoratifs, Bruno Albizzati crée des dessins et des peintures qui oscillent entre figuration et abstraction, entre espace physique et espace mental. Dans ses œuvres, réalisées au fusain ou à la peinture associée à du pastel gras et de l'eau de Javel, émergent des formes ambiguës donnant naissance à une série de tensions. De temps en temps, on y reconnaît un détail de chef-d'œuvre, un corps, voire un visage, ou quelques éléments d'architecture mais, ce qui est le plus manifeste, c'est la présence d'une lumière iridescente puissante qui vient manger les formes afin de laisser le vide s'installer dans de grandes plages abstraites. ___ **V. DE.**

cargocollective.com/brunoalbizzati

3

« Emmanuel Le Cerf, Bruno Albizzati », jusqu'au 25 février 2015, Schuebbe Inc. Gallery, Neubrückstrasse 6, 40213 Düsseldorf (Allemagne), www.schuebbeinc.com

À QUOI BON PEINDRE AUJOURD'HUI ?

« La peinture est morte », « Bête comme un peintre »… En dépit de Marcel Duchamp et de la prédominance des installations et des nouveaux médias, la peinture se porte au mieux ces derniers temps. Les rétrospectives consacrées aux grands peintres (Monet, Hopper, Dalí…) attirent les foules. Les tableaux et les feuilles, objets tangibles, sont toujours ce qui se vend le mieux en galerie. Et, depuis une dizaine d'années, dans les écoles d'art, on voit sortir de plus en plus de jeunes gens qui s'intéressent à cette expression-là, pourtant longtemps réputée usée jusqu'à la corde. On a désormais une génération montante (entre 25 et 45 ans) d'artistes qui sont entièrement peintres. Ces « artistes peintres » (Farah Atassi, Ronan Barrot, Guillaume Bresson, Nicolas Chardon, Olivier Masmonteil, Marlène Mocquet, Claire Tabouret…), fort nombreux, s'avèrent en outre être doués et particulièrement inventifs. Mais pourquoi peindre aujourd'hui, alors que tout semble avoir été fait et dit en la matière ? Peut-être parce que, face à la pléthore de nouvelles pratiques (installations, vidéo, photographie, etc.) qui ont donné naissance à autant d'académismes et de tics estampillés « art contemporain », la peinture, qu'on avait à tort prise pour une vieillarde agonisante, connaît un regain de jeunesse et apparaît même à la pointe de l'avant-garde ! Peindre, pour ces jeunes créateurs, c'est certainement aussi se coltiner à un art qui ne souffre pas l'à-peu-près. Quand Maurice Denis écrivait : « Se rappeler qu'un tableau, avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées », il voulait sans doute faire remarquer combien il est périlleux d'affronter cet art de la surface pour lui donner de la profondeur. Avouons-le, autant on peut un tant soit peu tromper son monde en s'appuyant sur des technologies et des astuces de mise en scène, autant il est plus difficile de réussir un tableau. Avec la simple toile blanche, le *bluff* n'a pas sa place, d'autant plus qu'il y a toute l'histoire de la peinture derrière. Pour la galeriste Dominique Fiat, qui représente Eva Nielsen : « Peindre, c'est justement un excellent challenge pour un jeune artiste : il se confronte à un médium qui n'est pas lié à son époque et reste intemporel. Il s'agit donc bien, en peignant, d'aller au-delà d'une époque et de ses modes pour viser une universalité et atteindre une réflexion sur l'homme et le rapport qu'il établit avec l'univers qui l'entoure, et sur la façon qu'il a de l'appréhender. »

___ **VINCENT DELAURY**

Peindre, pour ces jeunes créateurs, c'est aussi se coltiner à un art qui ne souffre pas l'à-peu-près.

FIGURATIF OU ABSTRAIT ? UN DÉBAT D'UN AUTRE TEMPS...

Il y eut jadis la querelle des Anciens et des Modernes. Il y eut celle des tenants du dessin et des thuriféraires de la peinture. Avec le XXe siècle, le débat s'est déplacé entre les défenseurs de la figuration et ceux de l'abstraction. Poser la question de savoir si la distinction entre abstrait et figuratif est toujours de saison n'a pas de sens. Au même titre que vouloir opposer les Anciens et les Modernes, la peinture et le dessin. Toute œuvre d'art est une production intellectuelle, donc abstraite – comme l'entend ici même Claudine Tiercelin. Non seulement c'est une production de l'esprit, mais le propre de la peinture est de s'informer sur une surface à deux dimensions et de n'être avant toute autre chose que simplement cela. La fin du XIXe siècle est préoccupée à libérer les couleurs de l'autorité de la représentation comme en témoigne *Le Christ jaune* que Gauguin peint en 1889. Ce faisant, l'artiste revendique « le droit de tout oser » pour mieux asseoir la liberté qu'il prend eu égard à un sujet cliché d'une histoire de l'art qu'il veut remettre en question. Curieusement, il semble impertinent de dire de ce tableau qu'il est abstrait. Et pourtant... À l'inverse, *L'Arc noir* de Kandinsky, peint en 1912, est considéré comme le premier tableau abstrait alors qu'il n'en présente pas moins tout un jeu de figures géométriques nommables (à preuve, le titre même du tableau). C'est dire si les concepts d'abstraction et de figuration sont loin d'être clairement définis et qu'il vaudrait peut-être mieux parler de figuration et de défiguration, pour ce que finalement toute peinture s'origine à la source d'un savoir, sinon d'un vécu, donc d'une donnée cognitive, éprouvée, que le peintre traite à sa façon, dans tous les cas sur un mode abstrait, au premier sens du mot.

Abstrait/figuratif... le débat est sans fin. Dans un monde dont les repères sont sans cesse bousculés, à une époque qui revendique l'idée de métissage et qui a fait de l'hybride un vecteur dominant, il apparaît d'autant moins pertinent de vouloir séparer l'un de l'autre. La peinture a toujours été le lieu de résonance du monde extérieur, elle est naturellement traversée de ce qui l'anime, le constitue et le caractérise. En des temps où le virtuel gouverne notre existence, il y a plus que jamais une totale porosité entre le figuré et l'abstrait. — **PHILIPPE PIGUET**

En des temps où le virtuel gouverne notre existence, il y a plus que jamais une totale porosité entre le figuré et l'abstrait.

1_Claire Chesnier, *CCLXXII*, 2013, encre sur papier, 137 x 132,5 cm, collection Frac Auvergne. Courtesy Galerie du jour agnès b., Paris.

2_Jérémy Liron, *Paysage 109*, 2012, huile sur toile, 126 x 126 cm, collection particulière. Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris.

JÉRÉMY LIRON

Né en 1980
Galerie Isabelle Gounod, Paris

Agrégé d'arts plastiques, Jérémy Liron peint aussi bien qu'il écrit, signant régulièrement des catalogues d'exposition. De manière obstinée, ce jeune plasticien représente des architectures désertées, focalisant dans ses paysages périurbains tant sur des HLM que sur des villas balnéaires. Ses huiles sur toile, au format toujours carré, partent des constructions périphériques des villes pour aller à la rencontre de la mémoire visuelle du spectateur. Le jeu savant des compositions et du traitement pictural (dégoulinures, strates successives, affirmation du non-fini…) convoque l'histoire de l'art : de l'espace perspectiviste de la Renaissance à Le Corbusier via l'abstraction géométrique. — **V. DE.**

www.lironjeremy.com

CLAIRE CHESNIER

Née en 1986
Galerie du jour agnès.b, Paris

Quelque chose de mystérieux est à l'œuvre dans le travail de Claire Chesnier, qui tient à ce que ses peintures offrent à voir de subtiles étendues monochromes qui jouent d'effets de matière, de lumière et de valeur entre épiphanie et disparition. La couleur est contenue à l'intérieur de grandes surfaces aux formes polyédriques qui se découpent en suspens sur le fond immaculé du support qu'elle utilise. Aussi le regard ne peut-il s'échapper au-delà et est-il invité à se concentrer sur l'objet peint. C'est à l'expérience d'une intensité et d'une profondeur que la peinture, ici, convie le regardeur. — **PH. P.**

www.clairechesnier.com

« Avec et sans peinture, Parcours #6 », avec Claire Chesnier, jusqu'au 14 février 2015, Mac/Val, place de la Libération, Vitry-sur-Seine (94), www.macval.fr

« Plasticity », expo collective avec Jérémy Liron, jusqu'au 15 février 2015, Hospice d'Havré, 100, rue de Tournai, Tourcoing (59)

QUI SONT LES PEINTRES DE DEMAIN ?

MATHIEU CHERKIT

Né en 1982
Galerie Jean Brolly, Paris

www.mathieu-cherkit.com

Comme une visite de la maison où il habite : la peinture de Mathieu Cherkit déroule sous nos yeux l'intérieur qui est le sien et qu'il partage en famille. On passe ainsi d'une pièce à l'autre sans jamais y croiser quelqu'un. Pourtant le monde que l'on découvre est bel et bien vivant, mais, à force d'y plonger le regard, un trouble s'installe : le peintre nous livre-t-il son univers personnel tel quel ou en orchestre-t-il une mise en scène, comme peuvent le laisser penser certains indices ? C'est précisément dans cet interstice que tout se joue et que la peinture y gagne son questionnement. — **PHILIPPE PIGUET**

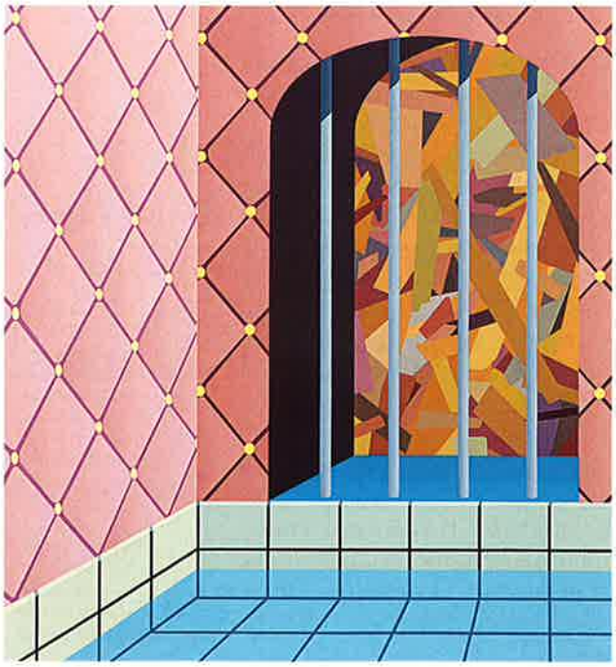
Mathieu Cherkit, *Big Bang*, 2013, huile sur toile, 200 x 380 cm. Courtesy Galerie Jean Brolly, Paris.

AMÉLIE BERTRAND

Née en 1985
Semiose galerie – éditions, Paris

Avant toute chose, elle commence par surfer sur Internet pour y capter tout un monde d'images à partir desquelles elle travaille, les détourant à destination d'une composition qui viendra prendre forme sur la toile. Amélie Bertrand, qui ne dessine jamais, opère à la façon d'un architecte qui élabore ses maquettes à l'aide d'éléments modulaires lentement assemblés. Si l'idée de décor s'impose au premier vu de ses peintures, il y va en réalité d'« espèces d'espaces » poétiques, voire métaphysiques, dont les couleurs par-delà la froideur de leur application participent à une forme de ré-enchantement. — **PH. P.**

www.semiose.fr



Amélie Bertrand, *Sans titre*, 2014, huile sur toile, 90 x 80 cm. Courtesy Semiose galerie, Paris. © Photo : A. Mole.

EVA NIELSEN

Née en 1983
Galerie Dominique Fiat, Paris

Après avoir figuré parmi les félicités des Beaux-Arts de Paris en 2009, la peintre franco-danoise a remporté le prix Art Collector en 2014 ; plusieurs de ses toiles sont depuis entrées dans les collections du Mac/Val et du Cnap. Mêlant peinture, photographie et sérigraphie, Eva Nielsen représente des architectures solitaires, comme déclassées (barres d'immeubles, terrains vagues, espaces sans fonction…), qui se souviennent aussi bien d'Hubert Robert que des Becher. Son geste, à la fois pictural et mécanique (elle se sert d'imprimantes qui laissent des traces aléatoires), aboutit à des ruines modernistes qui semblent affirmer l'esthétique anxiogène d'un monde désenchanté. — **V. DE.**

www.eva-nielsen.com

« Avec et sans peinture, Parcours #6 », avec Eva Nielsen, jusqu'au 14 février 2015, Mac/Val, place de la Libération, Vitry-sur-Seine (94), www.macval.fr

THOMAS LÉVY-LASNE

Né en 1980
Galerie Isabelle Gounod, Paris

Issu des Beaux-Arts de Paris, Thomas Lévy-Lasne, qui vit et travaille à Paris, dessine et peint le quotidien dans ce qu'il a de plus banal. Souvent, il montre des fêtes, ou des lendemains de fêtes, s'attardant à représenter avec force détails une chevelure féminine, une scène de fellation, une bouteille de champagne en gros plan ou encore une platine de DJ. Même si elles s'inscrivent pleinement dans le réalisme, ses œuvres, qui s'apparentent à première vue à de simples images « passées en peinture », n'en restent pas qu'à un vulgaire illusionnisme documentaire : Lévy-Lasne cherche, par la capacité de la peinture, à reconstituer et à incarner le réel, à faire glisser cette quotidienneté vers l'intemporel et l'universel, qu'elle mérite. — **V. DE.**

www.thomaslevylasne.com

MARC MOLK

Né en 1972, Sans galerie

Cela pourrait passer pour un truisme, mais Marc Molk tient à affirmer un amour sans limite pour la peinture. Tout à la fois peintre et écrivain, il développe une œuvre où se mêlent fiction, critique et autobiographie en un tout mettant en forme plusieurs états de la peinture. S'il dit revendiquer « la raison sentimentale », c'est qu'il ne conçoit pas l'exercice de la peinture sans une implication subjective qui le conduit à peindre un tableau à l'attention d'une personne précise. Alors que son art fait le constat de *La disparition du monde réel* – titre de l'un de ses ouvrages –, il ne nous en met pas moins *Plein la vue* – son autre et dernier titre. — **PH. P.**

www.marcmolk.fr

1_Eva Nielsen, *Lucite I*, 2014, encres, acrylique et impression sur toile, 190 x 140 cm. Courtesy de l'artiste et Dominique Fiat, Paris.

2_Thomas Lévy-Lasne, *Vacance*, 2004, huile sur toile, 130 x 130 cm, collection particulière. Courtesy Galerie Isabelle Gounod, Paris.

3_Marc Molk, *Le Culte du style*, 2013, huile et acrylique sur toile, 162 x 130 cm. © Marc Molk.

COMMENT PEINDRE DANS UN MONDE SATURÉ D'IMAGES ?

Dans notre société sursaturée d'images, provenant d'Internet, presse, jeux vidéo, cinéma, télévision, etc., de jeunes peintres continuent de produire malgré tout des images via leurs tableaux, clairement figuratifs ou au seuil de l'abstraction. Certains s'attardent sur ce que montre crûment l'image, c'est le cas d'un Beneyton ou d'un Bresson, pendant que d'autres, tels que Nielsen et Albizzati, axent davantage leur expérimentation picturale, à l'instar de l'Américain Christopher Wool, sur les ratés de l'image : surimpressions, strates baveuses de la sérigraphie, traces accidentelles de l'imprimante. À chaque fois, que l'on soit de plain-pied dans la figuration naturaliste, dans l'expressionnisme ou dans l'ambiguïté de l'abstraction/figuration, la question qui se pose est : que peindre et comment peindre face au flot d'images ininterrompu que l'on rencontre partout, sur notre ordinateur, dans les publicités, dans la rue ? La question n'est pas nouvelle, la photographie n'a pas tué la peinture et, au XXe siècle, des Warhol, Bacon, Monory et autres Richter n'ont jamais ignoré les nouveaux modes de représentation du réel de leur temps. De nos jours, la peinture contemporaine se nourrit plus que jamais d'images multiples : des peintres tels Barrot, Bresson, Levasseur, Lévy-Lasne, Liron et Nielsen ne cachent pas qu'ils s'appuient sur tout un arsenal d'images pour élaborer leurs toiles ; cela va des clichés chinés dans les archives familiales aux images provenant du Net ou des magazines en passant par des photos prises par leur appareil numérique ou issues de mises en scène avec des modèles dans leur propre atelier. Par ce biais de l'image – souvent d'actualité – qu'ils s'approprient, ils traitent, à côté des genres consacrés de l'histoire de la peinture (portraits, paysages, vanités…), l'histoire contemporaine : un Barrot montre la violence policière en pleine rue pendant qu'un Bresson brosse une scène d'émeute en banlieue. Et, malgré l'air de déjà-vu que présentent de prime abord leurs toiles, on se rend vite compte qu'on est bien face à une peinture et non pas devant un visuel reproductible à l'infini. Ces jeunes peintres talentueux opposent à l'évidence des images de consommation la complexité et la recherche de leurs tableaux et, face à la « tyrannie de l'immédiateté » (Paul Virilio) des *fast medias,* ils font un arrêt sur image qui invite à la réflexion : leur peinture étant, non pas la répétition d'une image formatée, mais bel et bien une captation poétique du réel via une appropriation subjective pleinement assumée de l'image utilisée au départ. **V. DE.**

La question n'est pas nouvelle, la photographie n'a pas tué la peinture.

1_Nicolas Chardon, *Scenario*, 2014, acrylique sur tissu, 55 x 38 cm. Courtesy Galerie Jean Brolly, Paris.

2_Guillaume Bresson, *Sans titre*, 2014, huile sur panneau de bois, 122 x 195 cm. © Photo : Bertrand Huet/Tutti Images. Courtesy de l'artiste et Galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles.

3_Farah Atassi, *The Cloud*, 2014 Huile et glycero sur toile, 170 x 145 cm. Collection privée Courtesy Galerie Xippas, Paris.

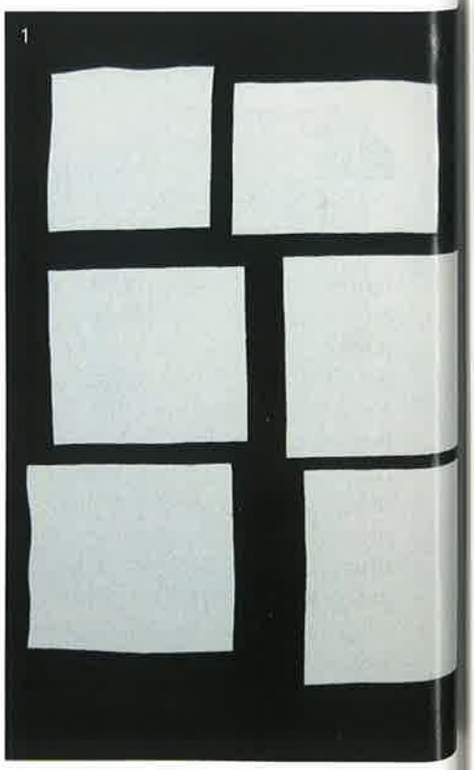
« Les yeux phosphores, Karina Bisch & Nicolas Chardon », jusqu'au 28 février 2015, Galerie Art & Essai, université Rennes 2, place du recteur Henri Le Moal, Rennes (35), www.univ-rennes2.fr

NICOLAS CHARDON

Né en 1974
Galerie Jean Brolly, Paris

Des madras, des vichys, des écossais… Nicolas Chardon peint sur des tissus qui présentent toutes sortes de grilles et de trames pour motifs. Le tissu tendu sur châssis, ces grilles déterminent un jeu de distorsions qui n'est jamais le même d'une toile à l'autre. Nicolas Chardon serait un artiste conceptuel, il pourrait se suffire de ce « tableau », mais voilà, il est peintre. Il lui faut donc jouer avec les constituants qui lui sont donnés par la matérialité même du travail et il ne s'en prive pas. En surface, il y multiplie en noir et blanc tout un monde de signes géométriques qui racontent finalement l'histoire de la modernité. **PH. P.**

www.nicolaschardon.net

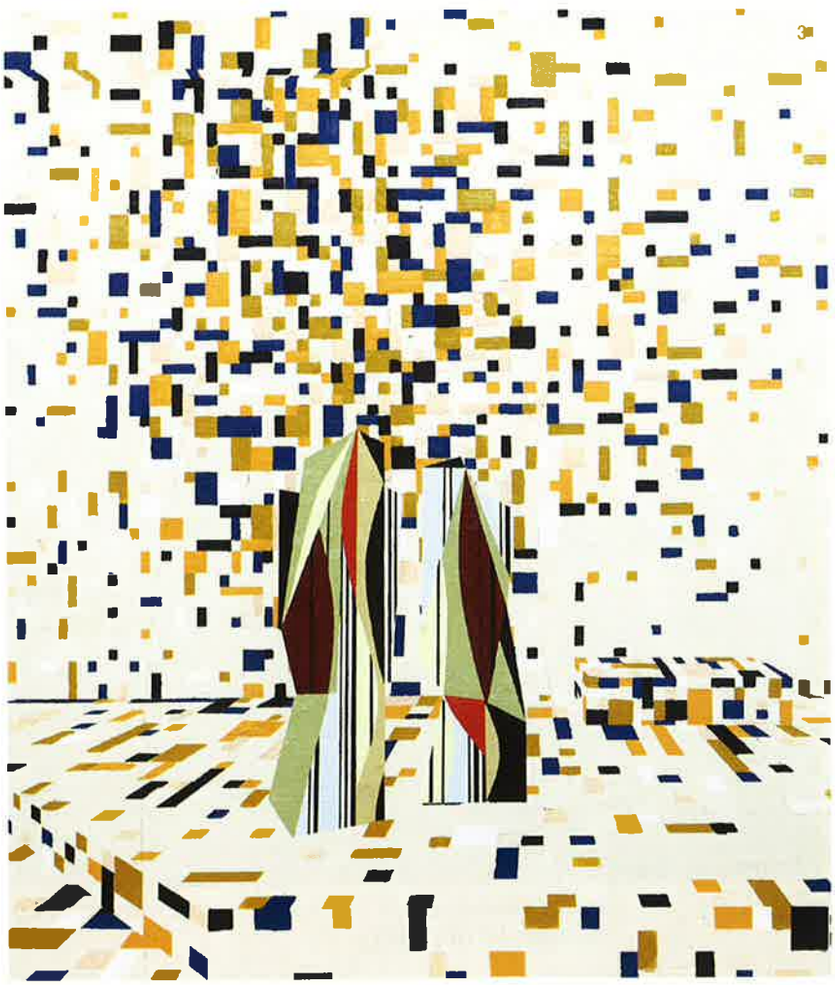


GUILLAUME BRESSON

Né en 1982
Galerie Nathalie Obadia, Paris

Diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2007 avec les félicitations du jury, Guillaume Bresson, qui vit et travaille entre Toulouse et Paris, est l'un des peintres les plus prometteurs de la jeune génération. Il s'est fait connaître, lors de l'exposition « Dynasty » de 2010 au Palais de Tokyo, en exposant des tableaux hyperréalistes montrant des scènes de violence urbaine se déroulant dans des parkings souterrains ou des cités de banlieues. Depuis peu, sa galerie théâtrale de personnages contemporains s'est déplacée au *fast-food* : des mises en scène à la Caravage mêlent un réseau de signes actuels (papiers froissés, burgers graisseux, architecture basique du McDo...) à une perspective héritée de la Renaissance italienne. — **V. DE.**

www.galerie-obadia.com



FARAH ATASSI

Née en 1981
Galerie Xippas, Paris

Nominée pour le prix Marcel Duchamp en 2013, cette jeune artiste, formée aux Beaux-Arts de Paris, crée des tableaux figuratifs qui tendent vers l'abstraction. Ses grandes toiles, que s'arrachent les collectionneurs, représentent des constructions géométriques qui évoquent des pièces d'habitation vides, comme parsemées d'objets tels des jouets ou des maquettes qui se combinent à de multiples signes graphiques. Leur composition très rigoureuse, rappelant tout aussi bien le modernisme de Mondrian que des espaces mentaux complexes, exerce sur le regardeur un réel pouvoir de fascination, car la plasticienne joue sur l'entre-deux (figuration/abstraction, image/peinture, profondeur/planéité) avec virtuosité. — **VINCENT DELAURY**

xippas.com

« Avec et sans peinture, Parcours #6 », avec Farah Atassi, jusqu'au 14 février 2015, Mac/Val, place de la Libération, Vitry-sur-Seine (94), www.macval.fr

QUI SONT LES PEINTRES DE DEMAIN ?

CLAIRE TABOURET

Née en 1981
Galerie Bugada & Cargnel, Paris

Des *Maisons inondées,* des *Migrants,* des groupes d'enfants et dernièrement des *Débutantes*… Chez Claire Tabouret, les séries – qu'elles soient peintes, dessinées ou sculptées – se suivent sans se ressembler. Chacune d'elles a une écriture, une lumière, voire un style qui lui est propre. De l'une à l'autre, l'intime en constitue toutefois le fil conducteur dans cette façon qu'a l'artiste d'extraire ses sujets de leur contexte pour mieux les charger d'une mémoire inventée, tant dans l'épaisseur que dans la fluidité de leur matière. Ce faisant, Claire Tabouret ne raconte aucune histoire, elle acte tout simplement leur présence en peinture. — **PHILIPPE PIGUET**

www.clairetabouret.com

1_Claire Tabouret, *Les Diadèmes, fleurs bleues,* 2014, acrylique sur toile. Courtesy Galerie Bugada & Cargnel, Paris.

2_Ronan Barrot, *Fouille,* 2014, huile sur toile, 230 x 142 cm. Courtesy Galerie Claude Bernard, Paris.

3_Marlène Mocquet, *La Loge souterraine,* 2014, émail à froid, glycéro, bombe pailletée, spray aérosol, huile et acrylique sur toile, 114 x 146 x 6 cm. Courtesy Galerie Laurent Godin, Paris. © Photo : Grégory Copitet.

RONAN BARROT

Né en 1973
Galerie Claude Bernard, Paris

Représenté par Claude Bernard, le galeriste historique de Francis Bacon et de Paul Rebeyrolle, Ronan Barrot, avec sa peinture figurative à tendance expressionniste, réalise un art fougueux qui prend à bras le corps l'histoire de la peinture : de Goya à Lüpertz en passant par Courbet, qu'il admire profondément. Ses toiles, tourmentées et crépusculaires, lorgnent vers l'abstraction gestuelle – l'engagement physique du peintre tient souvent lieu de principe de composition – tout en n'hésitant pas à traiter des « sujets de peinture » classiques, tels que des scènes mythologiques, des portraits, des paysages ou des natures mortes. — **V. DE.**

www.claude-bernard.com

MARLÈNE MOCQUET

Née en 1979
Galerie Laurent Godin, Paris

Monstres, chimères, fraises volantes, oiseaux supersoniques, cœurs menhirs : avec ses tableaux-reliefs aux couleurs acidulées mixant Jérôme Bosch et Lewis Carroll, cette « peintre magicienne » crée un petit théâtre grotesque qui fascine tout autant qu'il agace. Pendant que certains font la fine bouche – « Sans risque et sans intérêt. Les ficelles sont trop grosses », pour la critique d'art Claire Moulène –, d'autres adorent, se laissant définitivement embarquer par cette peinture fantasmagorique qui parvient à être narrative tout en offrant un réel intérêt plastique. Son dernier solo show chez Laurent Godin, durant l'automne 2014, a connu un succès retentissant. — **VINCENT DELAURY**

marlenemocquet.fr

« Claire Tabouret, Les Débutantes », jusqu'au 7 février 2015, galerie Bugada & Cargnel, 7-9 rue de l'Equerre, Paris-19e, www.bugadacargnel.com

« Ronan Barrot, Point de fuite », jusqu'au 24 février, Galerie Dukan, Spinnereistrasse 7, Halle 4b, Leipzig (Allemagne), www.galeriedukan.com

1_Axel Pahlavi, *Fleur de sang*, 2012, huile sur toile, 30 x 70 cm, collection particulière. Courtesy Galerie Eva Hober, Paris.

2_Gregory Forstner, *Django*, 2013, huile sur toile, 162 x 130 cm. Courtesy Galerie Zink, Berlin.

AXEL PAHLAVI

Né en 1975
Galerie Eva Hober, Paris

Avec ses excès, ses stridences et ses passages doucereux, la peinture d'Axel Pahlavi s'avoue d'emblée dans le registre de l'émotion. Maître d'une technique hors pair, il la transcende au service de l'expression d'un ressenti et d'une passion qui le chevillent au corps et à la tête. Peintre absolument, il s'applique à renouer avec une tradition dont les modèles l'obsèdent et font écho le plus souvent à ses choix iconographiques, mais il les absorbe pour en faire les vecteurs d'une aventure prospective inédite. Si sa peinture est souvent intrigante, parfois limite, elle ne nous laisse jamais indemne. — **PH. P.**

xippas.com

GREGORY FORSTNER

Né en 1975
Galerie Michael Zink, Berlin

La peinture de Gregory Forstner est une peinture d'urgence. Volontiers de grand format, ses tableaux se constituent de larges et grands coups de brosse que l'artiste exécute dans une même brassée quotidienne. Figurative, elle met en jeu un monde d'images référentielles, puisées à la source de toutes sortes de médias que le peintre détourne à son compte pour fixer sur la toile un arrêt sur image d'une grande force iconique. Gregory Forstner ne s'embarrasse d'aucun discours spécifique, il peint ce qu'il voit, ce qu'il trouve, comme il le ressent, dans l'immédiat d'un aperçu pour le porter aussitôt à la dimension d'un emblème. — **PH. P.**

www.gregoryforstner.com

1_Olivier Masmonteil, *J.A.D.12*, 2013, huile sur toile, 197 x 163 cm. Courtesy Galerie Dukan.

2_Iris Levasseur, *Tigre*, 2013, huile sur toile, 250 x 200 cm. Courtesy Galerie Odile Ouizeman, Paris.

OLIVIER MASMONTEIL

Né en 1973
Galerie Sam Dukan, Paris

Il a tout d'abord consacré l'essentiel de sa peinture à peindre des paysages. À en dresser comme un inventaire en parcourant le monde, se constituant un réservoir d'images via son appareil photographique. Puis est advenu un autre temps, celui des intérieurs dans lesquels il a placé une figure plus ou moins évanescente. Enfin, il s'est saisi de tout un lot de modèles historiques empruntés ici et là. Olivier Masmonteil a la peinture dans la peau, il a pris son parti contre tous les effets de mode parce qu'il sait qu'elle est par nature un lieu de résistance et qu'elle seule est à même de satisfaire ce besoin d'incarnation qui le taraude. — **PH. P.**

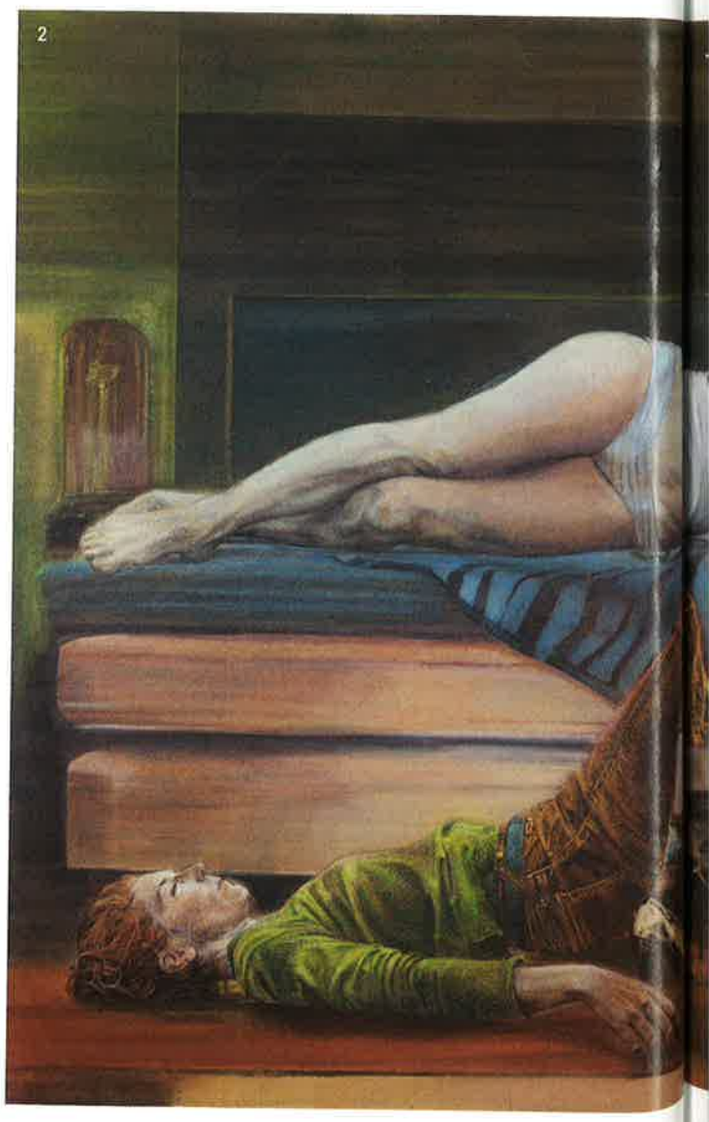
oliviermasmonteil.hautetfort.com

IRIS LEVASSEUR

Née en 1972
Galerie Odile Ouizeman, Paris

Tantôt étendu à même le sol ou installé sur une sorte de piédestal, tantôt debout, tantôt accroupi, le corps est la figure centrale de l'œuvre peinte et dessinée d'Iris Levasseur. Anonyme, il est cependant à l'image d'un modèle le plus souvent connu de l'artiste – parfois même le sien propre –, dont elle fait en amont tout un lot de photos qui lui servent ensuite à établir un montage en vue de la peinture. Qu'elles soient en groupe ou isolées, Iris Levasseur aime inscrire ses figures au sein de structures abstraites ou dans des décors imaginaires. Chaque fois, il est question d'une relation à l'espace et d'un jeu entre réalité et fiction. — **PH. P.**

www.galerieouizeman.com



Claudine Tiercelin, philosophe

LE COLLOQUE A MONTRÉ QUE LA PEINTURE N'EST PAS MORTE

Professeur au Collège de France, Claudine Tiercelin a organisé en octobre dernier dans le cadre de sa chaire de métaphysique et de philosophie de la connaissance, sous la direction scientifique de Thomas Lévy-Lasne et de Marc Molk, un colloque sur « La Fabrique de la peinture ».

Qu'est-ce qui vous a donc conduite à vouloir organiser un tel colloque dans cette prestigieuse enceinte ?

C. T. Initialement, l'intérêt était purement académique. Mon cours portant cette année sur la connaissance pratique, j'ai voulu approfondir le type de savoir que met en œuvre cette pratique artistique particulièrement complexe qu'est la pratique picturale. Lorsqu'un artiste peint un tableau, bien que ce soit aujourd'hui très différent par rapport à un passé même récent, il peint un objet. Même si, comme le soulignait déjà Étienne Gilson dans son ouvrage *Peinture et réalité,* la fabrique d'une toile est une relation à trois termes : l'exécution (le processus), le sujet (le peintre) et l'objet (le tableau achevé).

Votre objectif était donc d'inviter à réfléchir sur le pourquoi et le comment qui conduit le peintre à la fabrication d'un tableau ?

On pense a priori que le type de savoir que met en œuvre la peinture est plus de l'ordre d'un savoir-faire, d'une aptitude ou d'un talent. C'est vrai, mais la peinture n'évacuant jamais l'objet, il faut aussi interroger les propriétés (matérielles, mais aussi esthétiques) de cet objet, et la manière dont il peut ou non faire référence à la réalité. Un certain discours sur la peinture ou sur la pratique artistique en général tend de plus en plus à réduire l'objet au contexte, à l'expérience esthétique. Il y aurait autant d'œuvres d'art que de manières de faire des mondes. Mais peut-être y a-t-il plus d'invariants (de tous ordres) qu'on ne le croit. On n'est jamais loin, en fait, y compris en art, de la métaphysique.

En quoi cette connaissance-là participe-t-elle à l'intelligence du sens ?

Le sens est une notion très vague qu'il faut manipuler avec précaution. Le sémioticien Charles S. Peirce pensait que la signification se définit comme une triple fonction indissociablement symbolique, iconique et indexicale. On a là, je crois, une grille d'analyse intéressante pour la peinture. Ainsi, lors du colloque, plusieurs peintres ont dit qu'ils travaillaient à partir d'images, mais le sens qu'ils leur donnaient et leur rapport à celles-ci étaient très différents de l'un à l'autre. L'un a parlé d'« image fantôme », l'autre d'« image efficace », etc. la question est de savoir comment ils se réapproprient la fonction iconique.

S'intéresser à « la fabrique de la peinture » permet donc de mieux la comprendre ?

Cela confirme déjà que notre manière de penser selon des schémas dualistes (du type : figuratif *versus* abstrait ou conceptuel) est à revoir, et qu'il vaut sans doute mieux se concentrer sur l'analyse des fonctions, symbolique, indexicale, iconique, qui contribuent à la construction d'un espace de signification. Maints faux problèmes qui se posent aujourd'hui relativement à la peinture seraient peut-être évités si on recourait à d'autres grilles de lecture. Mais surtout, il faut s'élever contre l'idée que la peinture serait morte et que les peintres n'auraient rien à raconter. Le colloque aura magistralement montré, je crois, que c'est tout le contraire. Dès qu'on s'applique à déterminer ce qui se passe au juste dans le processus de fabrication d'une toile, on voit très vite que c'est une opération intellectuelle extrêmement complexe qui oblige à sortir des schématismes habituels, et qu'on est en présence d'un authentique savoir. — PROPOS RECUEILLIS PAR **PHILIPPE PIGUET**

Les conférences données par les différents intervenants invités au Collège de France les 30 et 31 octobre, dont Eva Nielsen, Amélie Bertrand, Gregory Forstner..., sont visibles et podcastables sur le site www.college-de-france.fr